

LE CANARD

MONTRÉAL, 10 MAI 1879.

AVIS AUX ANNONCEURS.

Le CANARD ayant atteint la semaine dernière une circulation de 17,000, devient le plus puissant office de publicité dans la presse française de la Puissance. L'administration a décidé de limiter l'espace consacré aux annonces et d'exiger le plein tarif c'est-à-dire 10 cents par ligne.

Correspondance de Ladébauche.

Mon Cher CANARD,

Je reprends la plume et l'encre pour vous faire "assavoir" des nouvelles de vos amis Langevin et Joly.

Langevin est bien le plus "bardassier" des deux.

A cinq heures du matin il était debout et se faisait aller comme une queue de veau dans les rues de Londres.

Pendant sa journée il est allé une dizaine de fois au bureau de Downing Street.

A chaque fois qu'il se présentait un petit "malevas" de commis lui répondait toujours.—Le boss "sort de sortir."

Langevin, comme vous le pensez bien, ne tenait pas beaucoup à se présenter devant Victoire. Il savait que cette dernière lui préparait un savon à cause de la "play" qu'il avait eue avec Joly.

Joly alla se carrer sur le Strand et entra plusieurs fois au Reform Club où il croyait se faire remarquer en lisant une vingtaine de dépêches qu'il portait dans ses poches.

Il ne se montra pas de la journée à Windsor, car il savait ce qui lui pendait au bout du nez.

Comme il n'avait pas c'te "token" dans sa poche, il fut obligé de retourner à la cuisine de Victoire, car il trouvait qu'il y avait un bout à griller la cigarette à la fumée du rôl qui sortait tous les hôtels.

Langevin rentra à la cuisine quelques minutes après Joly.

J'avais vu Victoire privément et elle m'avait dit qu'elle voulait s'amuser avec les Canadiens avant leur départ pour Québec. Elle eut l'idée de me faire organiser un concert de salon qui devait avoir lieu dans la soirée.

Le programme ne devait contenir que des chants purement canadiens.

J'applaudis à son projet et je lui promis un concert des mieux réussis avec le concours de mes deux honorables compatriotes.

Joly et Langevin arrivèrent à la brunante. Je leur fis part de l'idée de Victoire et ils s'engagèrent à turluter devant la bourgeoise nos plus belles mélodies nationales.

Vers huit heures Victoire entra dans la cuisine avec son tricotage



A SPENCER WOOD

MOUSSEAU ET CHAPLEAU.—Avez-vous besoin de charquiers, M. Luc? On nous dit que vous alliez mouver.

LUC.—Laissez moi jongler un petit brin. Je viens de recevoir mon journal qui m'apprend que j'ai autant à quette de roster ici encore que que temps. On sait pas au juste; vous pouvez retourner bêôt.

MOUSSEAU ET CHAPLEAU.—Ah le visage! Il restera là jusqu'à ce qu'on le mette de force à la porte.

pour entendre le concert canadien.

Joly sortit une "trompe" de sa poche et préluda par l'air de "la Fille à Jérôme."

Langevin exécuta ensuite sur le peigne l'air de "un Canadien errant" avec variations.

Le premier solo fut donné avec beaucoup de succès par Langevin.

Voici les paroles qu'il chanta aux applaudissements de toute la "maisonnée."

Johnny, Baby s'en sont en allés
Pour faire du sucre en quantité,
Le temps étant pas favorable
Pour entailler les érables.
Quand le feu fut aux sapins
Ça flambait ben! Ça flambait ben!
Quand le feu fut étoindu
Ça flambait pus! Ça flambait pus!

Victoire me pria de lui chanter une chanson avec un refrain.

Je m'exécutai de bonne grâce et je chantai avec ma voix des dimanches.

A Bytown c'est une jolie place,
Il y a aussi beaucoup de crasse.
Il y a aussi des jolies filles
Mais il y a aussi des polissons
Dans les chantiers nous hivernerons.

Langevin me succéda et chanta.

Alouette, jolie, joliette
Je te pleumerai
Je te pleumerai le bec. (bis.)
Alouette
Alouette, jolie, joliette
Je te pleumerai la tête
Ah! la tête!
Ah! le bec!

Alouette, jolio, joliette,
Je te pleumerai la fiale.
Ah! la fiale!
Ah! la tête!
Ah! le bec!

Langevin ne termina pas sa chanson car Joly y vit une allusion politique qui le blessait.

Il interrompit le chanteur pour dire à Victoire que Langevin parlait de le "pleumer." La bourgeoise permit à Joly de riposter, celui-ci entonna l'air célèbre de Marguerite.

Messieu Masson il est malade
D'avoir trop mangé de salade.

O Marguerite,
Ma douce amie,
Viens m'embrasser ce soir,
Ne me fais plus souffrir.

En entendant ce dernier couplet Victoire partit d'un éclat de rire à lui fendre les côtes.

Le concert n'était pas fini. Langevin chanta quelques couplets d'une chanson bien connue dans le faubourg Québec.

A l'Hôtel, chez Payette,
Là où j'ai pensionné,
A casser des noisettes
A manger de la skelly.

REFRAIN.

Tu connais mes peines
Tu vois mon malheur
Prends pitié la belle
Donne-moi ton cœur.

Dans la rue Jacques-Cartier
Une maison renfoncée
Il y a des fous, des folles
Des grosses têtes échevolées.

Tu connais mes peines, etc.
Il nous chanta ensuite:

La babine d'un Irlandais,
Bois du rum! bois du rum!
La babine d'un Irlandais,
Bois du rum à pleins gobelets!

Après avoir chanté pendant une heure et demie nous nous mimes tous ensemble à danser des danses canadiennes.

Langevin eut beaucoup de succès dans "l'aile de pigeon."

La bourgeoise fit son "step" dans une "jig" simple.

Joly parut assez bon pour le "cholrage."

On dansa des "dos-à-dos" et des "jigs volenses."

Victoire qui était ma "parteneuse" me dit que j'étais le meilleur danseur de la "compagné."

Dans une "rille" qu'elle dansa avec moi, elle déchira son "grecian bend" rembourré avec cinq ou six copies du Times dans lequel était la fameuse lettre du colonel Littleton.

Après la danse on servit des rafraichissements.

Les dames et leurs cavaliers s'approchèrent d'une table chargée de fricots de pattes, de beignes et de thé.

Les hommes pendant la soirée allaient siroter du whiskey de patates à même une bouteille cachée dans la grange sous une "quartelle." Langevin se montrait toujours "stiff" vis-à-vis de Joly qui était un peu "ruff" dans la conversation.

Vers minuit Victoire laissa son monde et nous allâmes nous coucher. Joly, Langevin et moi dans des "beaudettes" qui avaient été dressés dans un appartement en arrière de la cuisine. Le lendemain matin la bourgeoise rencontra Langevin dans la Cour.

Ecoutez-moi, mon brave, lui dit-elle. Avant que vous embarquiez pour le Canada, dites-moi franchement pourquoi vous tenez tant à ce que je chasse Luc de mon chantier de Québec.

—Madame, répondit Langevin, il me semble que je vous l'ai déjà fait dire par Dufresne. Il n'avait aucune raison de décharger De Boucherville et sa gang. Les cageux de Québec disent tous qu'il a agi comme un vrai traîneux.

—Si je le fais décamper, par qui devrai-je le remplacer?

—Par Abbott, parbleu!

—Comment, vous accepteriez un foreman protestant dans le chantier de Québec.

—Mais oui, beau dommage! On ferait n'importe quoi pour donner de l'ouvrage aux gens de la gang à Chapeau.

—Ma foi, Langevin, un saint homme comme vous, comment feriez-vous cette concession. Si je nomme Abbott à la place de Luc, les gens de St. Roch vont le beurrier avec des œufs pourris le premier jour qu'il se montrera dans le chantier de Québec. Les canadiens ne se mouchent pas du pied.

—Allons, Madame, ne craignez rien. Envoyez fort.

—Je crains que Delorme se laisse embêter par les gens de Bytown et qu'il soit obligé de revenir. J'avais promis d'aller voir le Canada, mais j'ai changé d'idée lorsque j'ai appris comment les canadiens s'y comportaient. Vous pouvez filer. Vous et Joly vous trouverez vos sacs de voyage et vos petites chaudières de fer blanc dans la pantry. Adieu.

Samedi prochain je vous raconterai quelques épisodes du voyage de retour de Langevin et Joly.

Tout à toi,

LADÉBAUCHE.

JUSTICE ET COMEDIE.

De la "Gazette des Tribunaux" de Paris.

C'est le témoin Garreau qui parle.

Figurez-vous, messieurs, que ces gens là, c'est la plus drôle de famille... Vous allez voir, il y a de quoi rire: Le père Blancheton était veuf et avait un fils de vingt-deux ans; c'était un vieux rigolo qui avait fait une vie de polichinelle et qui n'osait encore pas mal